

Il y a des fleurs partout, pour qui veut bien les voir.

Henri Matisse

Que l'œil soit en tant que tel un dispositif donnant à penser, un œil mental, tels sont le point de départ et l'enjeu de cet itinéraire visuel dans le regard floral. Aussi est-il autonome, même si la plupart des œuvres citées sont analysées dans le texte. Peu à peu, la documentation, les confrontations historiques et le montage esthétique se sont imposés à moi, comme autant de manifestations de l'arc floral cher à Walter Benjamin.

Un tel trajet ne saurait être exhaustif, et le choix des œuvres, toujours personnel, est comme un miroir spéculatif, démultipliant l'esthétique de l'éphémère qui est l'objet du livre. Construite comme un hommage à Steve Dawson, cette histoire florale de la peinture dessine une constellation de temps et de lieux réels et imaginaires. Toutes les reproductions en pleine page sont des détails de tableaux de Steve Dawson (dont on trouvera les références dans la table finale). Car ici, les détails, et toutes les confrontations, sont déjà un regard, où les fleurs apparaissent et disparaissent pour qui veut bien les voir.

Christine Buci-Glucksmann

À l'origine de cette passion florale, où j'allais un jour rencontrer les « fleurs de la peinture » de Steve Dawson, il y eut un « entre-deux » plus enfantin, celui du Voir et de la Voix. Un regard, d'abord, sur un livre, que mon père, orientaliste et amoureux des calligraphies florales, m'avait fait lire très tôt : les *Fleurs du Mal*, de Baudelaire. Et une voix, la petite ritournelle de ma mère, chantant son « grand air », *Les Roses rouges* d'André Baugé, aujourd'hui presque inconnu. À travers des paroles légèrement insipides : « Au jardin où les fleurs sont écloses [...] existe pour moi [...] une rose entre toutes les roses », se dessinait un autre jardin de roses, un jardin de paradis longtemps gardé secret.

Car, si toute ritournelle crée un territoire à l'image des oiseaux, les fleurs du mal – fleurs prostituées, fleurs du soir comme des encensoirs ou fleurs éclats comme des bijoux – n'ont cessé de rythmer mon écriture¹. Elles furent à la fois une « image originelle » de fange et de gloire, pour reprendre Baudelaire, et le personnage rythmique et vocal d'un « beau » moderne, mélancolique et plein d'artifices. Très longtemps inconscient, il aura fallu que l'Asie – Japon et Chine – devienne mon Orient pour que mon devenir-fleur s'assume comme une philosophie du cosmos et une esthétique du temps et de l'immanence. Si bien que ce long détour a autorisé tous les retours, et m'a poussée à entreprendre cette histoire florale de la peinture comme celle d'une passion. Passion d'un peintre, Steve Dawson. Mais aussi passion de la peinture, et

passion du Regard. Une nouvelle *Folie du voir*, où un motif quotidien pouvait être traité comme un œil et un rythme, instituant une stylistique et devenant peu à peu mon « Histoire de l'œil ». Car :

« Je suis celui qui vit dans l'œil, même lorsque l'œil est clos.

Je suis celui qui le soutient.

Je viens et je me lève : j'entre et j'ai la vie.

Je suis l'habitant de l'œil. »

(*Livre des morts*, Égypte)

« La fleur voit » : c'est en ces termes qu'Odilon Redon liait d'emblée l'histoire florale de la peinture à celle du regard. Comme si le motif des fleurs dans sa variété historique – des natures mortes et des Vanités du xvii^e siècle aux fleurs de Manet, Monet, Van Gogh,

Matisse, O'Keeffe, Warhol ou Richter – redoublait celui d'un œil réflexif et attentif, ouvert sur le monde. Un œil polysémique, conformément à l'étymologie. La fleur n'est-elle pas tout à la fois une essence, avec ses senteurs, une surface, comme les fleurs d'eau, et un sexe, féminin bien sûr ? Il y a donc une ambivalence florale première qui n'échappe guère aux jeux de mots d'un Shakespeare : le *blowing* des fleurs épanouies se joue du *blowen* des fleurs ouvertes, pour mieux entendre le *blowze* de la putain. Mais fleur du sexe, du mal, ou du temps, toujours marquée par l'éphémère et le cycle des saisons, elle est aussi une métaphore, voire même une allégorie de la peinture au sens de Vermeer. Car si la fleur voit, c'est sans doute parce qu'il y a une « vision première essayée dans la fleur » (Redon), celle qui fascina tant Steve Dawson et le poussa à peindre des dizaines de tableaux de fleurs de 1984 à 1995, faisant de ce



1. Photographie Christine Buci-Glucksmann, 2000



2. Odilon Redon, *L'Œil*, 1881